

Témoignage de Charles BEY

Charles BEY¹, incorporé au R.A.D. du 15 février 1943 au 11 mai 1943. Incorporé dans la Wehrmacht le 22 mai 1943 à Haguenau.

Départ pour Moghilev (Biélorussie) le 1^{er} juin 1943.

A la caserne nous étions à peu près 800 appelés dont 500 Alsaciens. J'étais affecté à la 11^{ème} compagnie, 5^{ème} section avec mon camarade André LORENTZ. L'instruction dura 4 mois.

Le 20 octobre, nous sommes partis en train pour le front. Arrivés à 20 km du front, nous sommes descendus du train pour effectuer une quinzaine de kilomètres à pied. Avec mon autre camarade de classe René HOLTZHAUER, nous avons passé la nuit du 22 au 23 dans un trou où il y avait un peu de paille. Réveillés à 6h le matin, nous avons été réaffectés. René et moi faisons partie de la 2^{ème} compagnie. A la nuit tombée, nous avons parcouru 2 km pour arriver dans les premières lignes où il fallait creuser des fosses. Le travail à peine entamé, nous avons été repérés par un Russe qui nous a tiré dessus. Nous avons à déplorer un mort, c'était un boche. Vers 2h du matin, on s'est retranché, puis vers le soir, nous sommes à nouveau montés dans les premières lignes. Ce mouvement de va-et-vient a duré huit jours avant d'être remplacés par une autre compagnie. Nous avons déserté* le 2 novembre, 5 camarades et moi : Charles EMPTAZ et Charles BREISACH de Niederbronn, Raymond DELMER de Zinswiller, Lucien SOUR de Haguenau et René HOLTZHAUER de Reichshoffen.

Malheureusement les boches nous ont remarqués et ont ouvert le feu contre nous avec les mitrailleuses. Par chance nous avons atterri dans un trou de grenade d'artillerie qui était à 100m de la ligne allemande. Nous y sommes restés jusqu'au lendemain vers 4h du soir. C'est alors que nous nous sommes concertés pour savoir qui irait le premier dans les lignes russes. C'est mon camarade René qui s'est décidé et est allé en premier. Au bout de 5 minutes, nous l'avons suivi pour arriver finalement entre les mains des Russes. Les officiers de la compagnie russe nous ont pris tous nos papiers, puis des soldats ont fouillé toutes nos poches jusqu'à ce que nous n'ayons plus rien. On devait aller dans un camp de prisonniers en train mais comme celui-ci ne fonctionnait pas, on devait faire le chemin à pied. On est finalement arrivé vers le 25 novembre dans un camp près de Smolensk, ville de Russie sur le Dniepr, près de la Biélorussie. Là nous sommes restés jusqu'au 6 février 1944. C'est alors que mes camarades sont partis dans un autre camp. Le 3 mars est venu l'ordre que tous les Français doivent partir. Nous étions une trentaine à partir le 5 mars, et le 13 nous sommes arrivés dans le camp de Tambov au sud-

est de Moscou où a eu lieu le rassemblement des Alsaciens-Mosellans.

Le 20 mai est venu l'ordre que 1500 vont être rapatriés en Afrique, et le 1^{er} juin on nous a répartis en compagnies. Le 1^{er} juillet on a touché l'uniforme russe et le 7, nous sommes partis du camp. On a voyagé en train pendant 8 jours. Le 14 on a défilé devant les officiers, et le 15 on a passé les frontières russes. Pendant 4 jours, on nous a transportés en camions pour arriver enfin à Téhéran. C'est là que nous avons été bien soignés et qu'on nous a donné un uniforme anglais.

Le 22 juillet, on a continué notre route en camions. Nous étions à 6 km de Nazareth, et vers le 2 août nous sommes arrivés à Haïfa au bord de la mer pour 3 semaines de convalescence. Le 18, on a embarqué sur un bateau anglais. Après 4 jours en mer, on est arrivé en Italie. Là nous sommes restés pendant 4 jours, et le 26 on a embarqué sur un bateau français « *La ville d'Oran* » pour arriver en 48 heures à Alger.

Le 29 août on a débarqué. La Croix Rouge nous attendait avec des casse-croûte et du chocolat. Le 30, on nous a transporté en autobus jusqu'à Maison-Carrée. Là on est resté pendant 12 jours pour passer les radios et la visite d'incorporation dans l'armée française.

Nous avons alors bénéficié d'un mois de convalescence à Ténès, au bord de la Méditerranée. Puis des officiers de différentes armes se sont présentés pour nous proposer de choisir l'unité souhaitée. Mon camarade Georges et moi, nous sommes allés dans le Service Matériel. Nous avons été affectés au Centre d'Organisation n° 80, 14^{ème} compagnie. Nous sommes partis le 14 octobre pour effectuer un stage comme ajusteur et une dizaine de jours après on a commencé à travailler dans les ateliers. Avec Georges, on était ensuite volontaires pour suivre des cours de soudure à l'arc à Alger. Après avoir passé 45 jours à l'hôpital à la suite d'un accident de voiture, j'ai commencé mes cours de soudeur à l'arc pendant un mois et demi du 3 février au 20 mars 1945.

Le 17 avril, nous avons embarqué sur un bateau français « *Le Lépine* » pour la France. Nous sommes arrivés au port de Marseille le 19 au soir. Le lendemain départ pour Sète, puis Tours où à partir du 22 avec Georges on a travaillé comme menuisiers dans la caserne. A partir du 1^{er} mai ont eu lieu les premières permissions. Georges est parti et moi j'ai été muté à Toulouse le 8 mai. Là j'ai demandé tout de suite une permission, et le 15 je suis parti pour Paris, puis Strasbourg pour arriver chez moi le 17.

Le 30 mai, je suis reparti pour Toulouse, puis le 4 juin pour Nice où j'ai séjourné dans une vieille caserne avec environ 1000 prisonniers allemands. Nous travaillions dans un garage et étions chargés de réparer des camions et des voitures. Le 1^{er} septembre,

¹ Charles BEY est né le 16 décembre 1924, habite 1 rue de Woerth à Reichshoffen.

on m'a démobilisé et le soir même je suis parti pour Dijon. De là je suis parti chez mon oncle Alfred à

Nevers, chez qui je suis resté une dizaine de jours, puis je suis rentré chez moi via Paris et Strasbourg.

* Voici le rapport établi, le 2 novembre 1943, à l'encontre de Charles BEY, par le lieutenant commandant la compagnie à la suite de cette désertion.

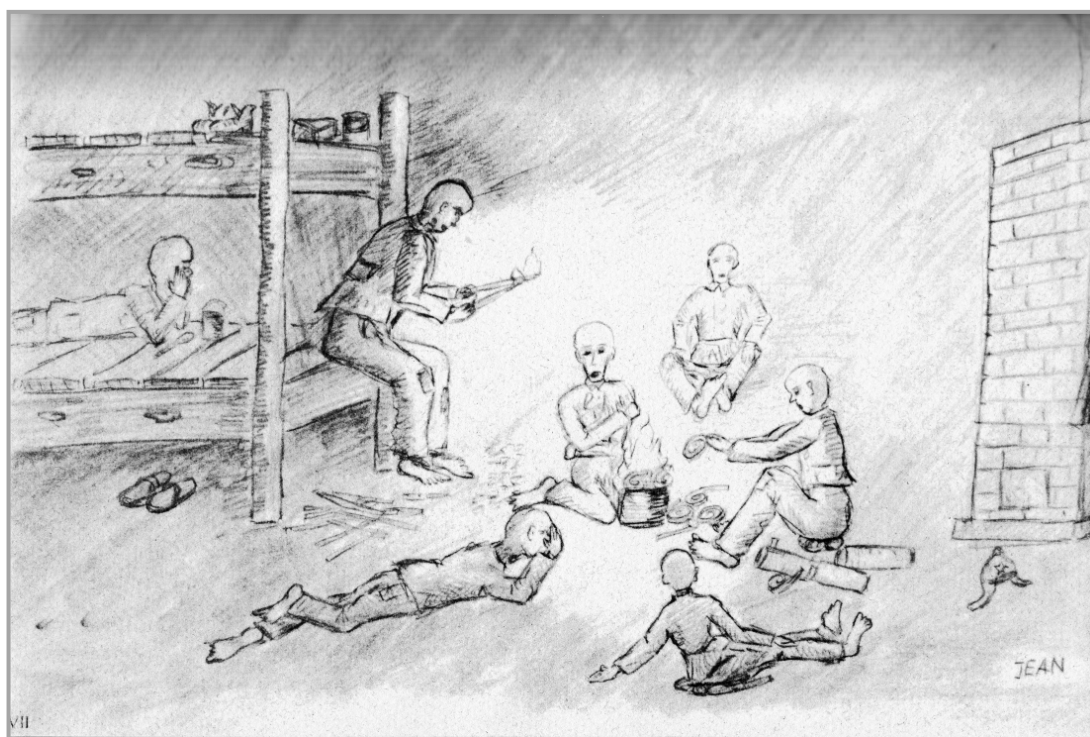
« *Meldung über unerlaubte Entfernung / Fahnenflucht. Der Füselier Karl BEY der Einheit 30.278 C hat sich am 02/11/1943 nachmittags gegen 15.45 Uhr aus der Stellung bei Höhe 217,6 etwa 400 m nördl. Polsuchi unerlaubt von der Truppe entfernt und ist zum Russen übergelaufen. Vermuteter Grund: Feigheit und Feindpropaganda. Tatbericht ist eingereicht beim Gericht der Einheit Feldpost Nr. 37673.*

Ist Flucht ins Ausland zu vermuten ? Ja, steht durch Augenzeugen einwandfrei fest ».

Traduction : « Le fusilier Charles BEY, de l'unité 30.278 C, s'est éloigné sans autorisation de la compagnie le 02/11/1943 vers 15h45 de sa position sur la hauteur 217,6 à environ 400m au nord de Polsuchi et a passé à l'ennemi russe. Raison vraisemblable : lâcheté et propagande ennemie. Une action est engagée auprès du tribunal de l'unité. Peut-on envisager une fuite vers l'étranger ? Oui, incontestablement d'après des témoins oculaires ».

Destinataires : Le signalement de la désertion a été transmis au "Reichkriminalpolizeiamt" de Berlin et à la "Ortspolizei" de la ville de Reichshoffen.

Dessin de Jean Deutschmann



La veillée autour d'un feu de bois

Témoignage d'Antoine WINLING

Comme ses camarades de classe nés en 1925, Antoine WINLING² a été incorporé de force au mois de janvier 1943.

² Antoine WINLING est né le 22/07/1925

Ancien domicile : 9 rue Jeanne d'Arc Reichshoffen
Domicile actuel : 6 rue des chênes 68280 Andolsheim
Le récit a été fourni par téléphone fin décembre 2009.
Petit neveu du Recteur Jean SCHNEIDER.
Elevé par sa tante Marie Madeleine MULLER, nièce du Recteur et sœur de sa mère décédée en 1929.

Envoyé sur le front russe comme la plupart d'entre eux, il a été fait prisonnier en Ukraine. L'alphabet cyrillique ne lui étant pas familier, il ne se souvient plus des localités de son parcours, ni avant sa désertion, ni après.

C'est avec son compagnon Alfred DOLT de Schirrhein qu'il s'était caché dans un village pendant quelques jours. Après avoir passé une nuit dans une grange, surpris par deux soldats russes, les deux fuyards l'ont échappé belle. En uniforme allemand et toujours armés, ils étaient considérés comme dangereux pour leurs opposants. La réaction fut



La corvée de chiotte : « la punition » la plus intolérable, provoquant la maladie et la mort.

d'ailleurs vive car nos deux Alsaciens ont été menacés instantanément par les Russes. Il fallait baragouiner pendant de longues minutes sous la menace des armes brandies en permanence sur eux. Lorsqu'Antoine et Alfred purent enfin révéler leur identité, sans toutefois convaincre totalement les soldats ennemis, la peur au ventre s'estompa. Faits prisonniers, ils furent conduits vers un camp russe dont le nom ressemblait vaguement à celui d'"Oletchka", un camp de sinistre mémoire dont Antoine a gardé un très mauvais souvenir. Emprisonné avec 40 Alsaciens, il a souffert le martyre jour et nuit. Affaibli par la dénutrition dans la journée, il n'a pas récupéré la nuit, couché sur des rondins non démunis des branchages. La dystrophie alimentaire réduisait les prisonniers à une maigreur concentrationnaire. La soupe sans valeur nutritive, le pain humide, noir, de qualité minable, l'absence totale de légumes, évidemment de fruits et aucune vitamine, de ce fait menaient rapidement à la déchéance. Ayant subi ce régime pendant deux mois, et que mon état se trouvait au plus bas, au physique certainement, alors qu'au mental les espoirs n'avaient pas encore sombré, une lueur s'est fait jour quand nous avons appris le transfert vers Tambov dont la seule chose que nous sachions était que ce devait être un lieu de rassemblement des Français et peut être une sortie vers notre libération. Hélas, nous avons vite perdu nos illusions en arrivant au camp 188 de Rada-Tambov.

La vie au camp

A notre arrivée au camp on nous a mis en quarantaine au vu de notre état de santé pour s'assurer que nous n'étions pas atteints d'une maladie contagieuse. L'isolement a duré trois semaines. Le médecin décidait alors que le prisonnier non contagieux pouvait rejoindre la baraque affectée aux valides. Une

doctoresse, d'une cinquantaine d'années m'ayant ausculté et me demandant mon âge, avait estimé qu'un jeune homme de 19 ans aussi maigre devait bénéficier d'avantages nutritifs. Elle m'affectait alors à la baraque des convalescents. On m'offrait tous les deux jours du sucre en poudre et 20 grammes de beurre. Je lui dois sûrement de m'avoir sauvé la vie par ce geste humanitaire. Je suis resté prisonnier au camp près de huit mois. Durant cette période j'ai rencontré Charles BEY, Georges BLUM, Albert WEBER et Raymond SCHALLER originaires de Reichshoffen. Nous avons évoqué nos parcours respectifs. Alors que nous étions, les uns et les autres, sans nouvelles de nos proches, nous ne comprenions pas pourquoi l'Union Soviétique, nation alliée, ne respectait pas la Convention de Genève. Elle aurait dû permettre la circulation du courrier dans les deux sens, c'est-à-dire aussi bien des familles vers le camp qu'inversement. A travers les entretiens réciproques que nous avions avec d'autres Alsaciens - Mosellans nous avons appris que la plupart d'entre nous avaient séjourné dans des camps préalables avant d'aboutir à Tambov, s'échelonnant du front vers l'intérieur de la Russie jusqu'en Sibérie. Ils étaient très divers à tous points de vue quant à l'hébergement et quant au ravitaillement évidemment aussi, ce qui explique la rapide dégradation de l'état de beaucoup d'entre nous.

Le retour

Un beau jour, le départ tant attendu fut annoncé. Après 8 mois de captivité, la sortie du camp de Tambov fut pour moi un moment très émouvant. Je n'oublierai jamais ce 7 juillet 1944 lorsque affublés d'uniformes russes dans lesquels flottaient des corps amaigris, affaiblis et squelettiques et nos visages rayonnant cependant de joie, heureux que nous étions de se savoir libérés d'un cauchemar. Nous étions 1500 Alsaciens -

Mosellans à sortir du camp 188 en direction de la gare de Rada distante d'environ 4 km, tandis que plusieurs centaines de camarades restaient au camp et nous suivaient des yeux en pleurant.

Six compagnies furent formées, avec chacune 250 hommes. Les sous-officiers et aspirants qui avaient servi dans l'armée française en prirent le commandement, l'ensemble étant placé sous les ordres du sergent chef Pierre EGLER.



Le premier détachement du convoi des 1500 quitte le camp central de Tambov pour rejoindre les wagons en gare de Rada

En gare de Rada, nous embarquions dans des wagons à bestiaux sous les ordres d'un groupe de soldats russes commandé par un officier. A la tombée de la nuit, le train d'une soixantaine de wagons s'ébranla alors qu'en chœur les partants entonnaient la Marseillaise. « *Vous allez rejoindre les armées de DE GAULLE* » nous a-t-on annoncé.

Ce fut un long voyage qui dura huit semaines. Une première étape de Rada à Téhéran, allait durer onze jours, d'abord huit jours en train soviétique puis en camions américains via Rostov et Bakou. Nous avons traversé les immenses forêts de bouleaux et de pins avec des isbas faisant peu à peu place à la maison de pierre ou d'argile évoluant vers le style oriental, la région de Bakou avec ses puits de pétrole. Puis le 16 juillet nous étions en Iran, Tabriz réputé pour ses tapis, et enfin la ville de Téhéran se dessina au loin. Le 18 juillet, le convoi s'arrêta devant un immense camp de tentes. Les autorités anglaises nous prirent en charge et nos uniformes russes furent échangés contre un équipement anglais avec casque colonial. Un repas trop copieux nous causait des malaises intestinaux car nos corps étaient fragilisés par les longues privations que nous avions subies. Moi-même je n'avais plus que 39 kg. Après une semaine de « camping » nous traversions ensuite le Moyen-Orient d'est en ouest : l'Iran, l'Irak, la Syrie, la Jordanie et la Palestine pour embarquer à Haïfa à destination d'Alger avec une escale à Tarente. L'Algérie fut atteinte le 1^{er} septembre. Pris en compte

par le bureau de recrutement d'Alger, nous avons bénéficié d'un mois de détente bien méritée à Ténès après un séjour de huit jours à Maison-Carrée. Deux cent cinquante d'entre nous se portèrent alors volontaires pour servir dans des unités combattantes. Nous avons subi un entraînement intensif à Sidi-Ferruch, une station balnéaire à l'Ouest d'Alger.

Nous étions prêts à rejoindre la France et à participer à la libération de notre chère Alsace.

Le 11 novembre a eu lieu le dernier grand défilé dans les rues d'Alger. Le 28 novembre nous débarquions à Marseille. Les Marseillais nous ont réservé un accueil inoubliable. Nous fûmes affectés à la 9^e division d'infanterie coloniale en Alsace. Les journées des 20 et 21 janvier 1945, nous avons vécu des heures de cauchemar sans précédent. Le Haut Commandement français nous avait confié la tâche de franchir la Thur par surprise et de gagner les faubourgs de Cernay. Il faisait du -20°. L'approche fut rendue pénible par une tempête aux bourrasques aveuglantes. Nul chemin n'était repérable sous 40 cm de neige. Moi j'étais agent de liaison entre le P.C. et les premières lignes qui étaient accueillies par un déluge de feu. Certes notre coup de main avait échoué mais notre héroïque

résistance a permis de stopper la contre-attaque ennemie. La bataille de Cernay restera toutefois pour moi un triste souvenir puisque j'y ai perdu mon pied gauche en marchant sur une mine à Burnhaupt. Amputé du membre déchiqueté à l'hôpital de Colmar, j'ai séjourné ensuite avec 3 autres amputés à l'hôpital d'Héricourt, puis à l'hôpital américain de Besançon. Après avoir passé un mois à Montpellier, les jours de convalescence dans une caserne peu recommandable, je suis rentré chez moi début mai ». Selon les archives militaires, les actions de janvier et février coûtèrent à la 1^{ère} Armée Française et aux trois Divisions US pas moins de 2100 hommes et 11 500 blessés. L'armée allemande accusa le double de pertes auxquelles s'ajoutaient 20 000 prisonniers.

Les pertes des Commandos d'Afrique sont énormes : 189 tués dont 10 Alsaciens-Lorrains de Tambov et 192 blessés dont une quinzaine d'Alsaciens - Lorrains : Marcel PETRY, Antoine WINLING, Ernest WILL, Henri NONNENMACHER, Eugène BEDO, Eugène DUFOUR ... (Bilan publié en 1997 par un survivant de Keskastel Frédéric BAEHR alias Georges PASCAL³).

³ Pour éviter des suites fâcheuses en cas de capture par l'armée allemande Frédéric BAEHR a changé d'état civil. Marcel PFOHL d'Haguenau a fait de même. Rajeuni d'un an il s'appelait Marcel JOYEUX, coiffeur né à Oran.

Témoignage de Paul PHILIPPS

Souvenirs de captivité du 10 avril 1945 au 25 octobre 1945

Paul PHILIPPS⁴ a été fait prisonnier le 10 avril 1945 lors de la capitulation de Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad). Mon temps de captivité fut court par rapport à celui de nombreux autres "Malgré-Nous".

De fin avril au début du mois de juillet 45, j'ai séjourné dans l'Oural, dans un camp exemplairement entretenu, placé sous l'autorité d'un commandant russe, mais géré et dirigé en réalité par un feldwebel (adjudant) allemand. Ce camp situé à quelques kilomètres de la ville de Sverdlovsk (aujourd'hui Iekaterinbourg) à l'exception de notre petit groupe d'une vingtaine d'Alsaciens-Mosellans, n'hébergeait que des prisonniers allemands ou autrichiens. Il était constitué de belles baraques en bois bien aérées et lumineuses, meublées de lits en bois à double niveau, garnis de paillasses et de couvertures. Et tout le reste, salles d'eau, WC et réfectoire était à l'avenant.

Vers le 10 juillet, notre petit groupe d'Alsaciens-Mosellans et d'un Luxembourgeois quitta l'Oural pour rejoindre un soi-disant camp de rassemblement des Français. Le voyage de deux jours, au départ de Sverdlovsk, via Moscou, nous amena dans l'après-midi du 12 juillet à Rada, petite gare en bordure d'une importante forêt, éloignée du camp de quelques kilomètres. Une femme chef de gare nous accueillit. Elle entreprit tout de suite de convaincre le capitaine responsable de notre groupe de remettre au lendemain la suite de notre "voyage". Nous avons donc passé cette nuit dans une salle de la gare, sur de la bonne paille fraîche. Cela ne nous arrivera plus avant fort longtemps. La chef de gare en profita pour nous gaver du lait de ses quelques chèvres qu'elle élevait dans un enclos. Ce geste charitable se transforma pour beaucoup d'entre nous, qui avaient peut-être abusé de ce breuvage "trop nourrissant" auquel nos estomacs n'étaient plus habitués, en une catastrophique diarrhée, qui, le lendemain, ralentit beaucoup notre parcours forestier vers le camp, par les nombreux arrêts qu'elle nous imposa.

Ce n'est qu'au milieu de l'après-midi que nous avons franchi l'énorme portail double du camp 188 dit "*camp de Tambov*". Un aspirant, en uniforme français "*le soi-disant chef des Français*"⁵ nous accueillit. On nous attendait depuis la veille et on commençait à s'impatisser. Après les mots de bienvenue, l'aspirant nous fit savoir que nous serions exemptés de la

quarantaine où passaient d'ordinaire les nouveaux arrivants pour des raisons sanitaires et que de ce fait nous allions rejoindre directement la baraque 23 à laquelle nous étions affectés.

Le Russe qui se tenait à côté du "chef des Français" prit lui aussi la parole. J'appris plus tard que c'était le "*politruk*"⁶ Il nous souhaita lui aussi la bienvenue et puis nous servit quelques échantillons de son répertoire propagandiste, parsemé des termes... alliés... art de l'hospitalité... amitié... etc. qui s'avèrent bientôt être tout à l'opposé de ce que nous découvrîmes. Les baraques étaient enterrées, les toits couverts de terre et d'herbe, descendaient à moins d'un mètre du sol. C'était donc là, dans ces abris troglodytiques, où nous logerions ! Notre déception augmenta encore à la vue de l'intérieur. Le plancher, de la terre battue, les lits : des bat-flancs à double niveau, faits de grossières planches mal assemblées, qui occupaient presque tout l'espace. Une pénombre y régnait, les quatre petites fenêtres, disons plutôt soupiraux, qui ne s'ouvraient pas, étant bien insuffisants pour éclairer davantage. L'aération fournie aux quelques cent occupants, se faisait par la porte. Nous n'aurions pu tomber plus mal. Notre baraque 23 se trouvait être voisine de la 22, naturellement, seulement celle-ci faisait office de morgue et nous nous trouvions au premier rang pour assister presque quotidiennement au même spectacle macabre. On amenait les corps décharnés de nos camarades décédés au cours de la nuit sur une voiture à ridelles tirée par un cheval. Ces cadavres étaient d'abord jetés sans ménagement, devant la porte de la 22, puis balancés dans la baraque. Quand l'amoncellement des cadavres empêchait d'en mettre davantage, le même spectacle se renouvelait, mais en sens inverse, et la voiture bien chargée amenait les misérables restes de nos camarades à la fosse commune creusée dans la proche forêt. Selon les dires des "anciens" des milliers d'Alsaciens-Mosellans, y avaient déjà trouvé leur dernière demeure. Et je me pose la question : pour quelle raison n'a-t-on jamais pensé ou voulu mettre fin à toutes ces macabres scènes en leur substituant des funérailles dignes d'être humaines ? On peut d'ailleurs poser la question au sujet de nombreuses autres institutions ou installations du camp, qu'avec un minimum d'efforts on aurait pu rendre plus dignes ? Pourquoi ces feuillées sales, maculées, primitives, source de bien de contaminations ? Pourquoi ces corvées de "latrines" qui contraignaient les pauvres punis (souvent injustement) à transporter à travers le camp de lourds bacs chargés d'excréments, souvent répandus dans l'allée quand l'un ou l'autre des porteurs, écrasé par le poids, pliait sous la charge nauséabonde ? Pourquoi des rats au réfectoire ? Pourquoi cette eau si chichement distribuée par un

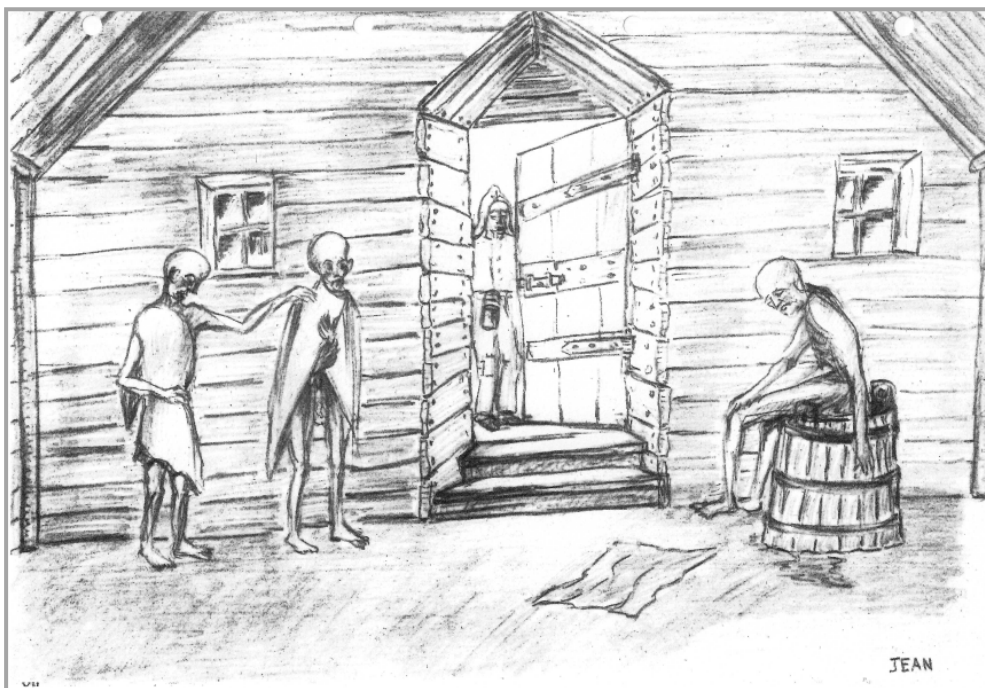
⁴ Paul PHILIPPS, originaire de Reichshoffen, habitait 2 rue du Moulin, domicilié aujourd'hui 20 rue St Martin à 57430 SARRALBE (texte rédigé le 20.10.2009)

⁵ A côté du portail d'entrée, une maison abritait la « Kommandature ». Il y avait la direction du camp sous l'autorité soviétique. Elle était représentée par IVANOV, chef du camp 188. C'est aussi là que les « nouvellistes » chargés de lire dans les baraques les communiqués sur la situation militaire tenaient leurs comptes-rendus de la radio soviétique.

⁶ Commissaire politique russe, sachant parler français, donnait les informations.

unique robinet alors qu'elle était d'une importance vitale pour le grand nombre de malades atteints de diarrhée ? Finalement : pourquoi Tambov ?

Le lendemain de notre arrivée, pour fêter dignement le 14 juillet, les responsables du camp avaient prévu un tournoi international de football, toutes ou presque toutes les nations européennes étant représentées au camp. Quelle ironie d'avoir imaginé ce triste spectacle, où des corps affaiblis, décharnés, s'exténuaient à rattraper un ballon trop rapide, par-dessus lequel, le plus souvent, ils trébuchaient. Une journée aux repas bien améliorés aurait certainement été accueillie avec plus d'enthousiasme par les prisonniers que ces matches ...insipides, et leur aurait au moins apporté une aide si nécessaire.



Dessin de Jean Deutschmann

*Le lazaret ou baraque des malades
A l'arrière de la baraque, une cuve en bois pour soulager les dysentériques !*

L'équipe de France fut d'ailleurs sévèrement battue par le Luxembourg. Eugène RAPPOLT, qui avait joué avec l'équipe de France, en tira la conclusion bien sensée : cela m'évitera de jouer un autre match ! J'avais, grâce à ce rassemblement appris rapidement le nom de tous mes compatriotes de Reichshoffen qui séjournaient ici à Tambov : Raymond EIBEL, Charles GARNY, Jean PERRAUT, Eugène RAPPOLT, André RICKLING, Lucien ROMBOURG. Un certain WACKERMANN⁷ fils aîné du restaurateur "Kenne-madiss" et qui habitait depuis de longues années Colmar. Un autre compatriote encore était à Tambov, domicilié rue du Château et dont le nom m'échappe⁸. Il y avait aussi René ROSIO, que peu de camarades – sinon aucun – ne connaissaient. Beaucoup plus âgé, il

⁷ Il s'agit de Marcel Charles WACKERMANN né le 3 avril 1922, ne pas confondre avec Marcel Philippe né le 22 octobre 1922.

⁸ Il s'agit de Charles EIBEL .

était marié à Thann. Je ne l'ai rencontré qu'une unique fois, lors d'une conférence qu'il donnait, sur un sujet qui ne m'intéressait que peu, le parti communiste en Russie. Il était d'ailleurs très pris par ses activités au sein du "Club français". Le sort de deux autres bons amis m'intéressait tout particulièrement : Claude THIERSE et Marcel FLECK. Personne ne put me fournir la moindre nouvelle sur Claude. Tout ce que je savais déjà, c'est qu'officiellement il avait été porté disparu en été 44, mais j'avais malgré cela toujours espéré le retrouver en captivité. Quant à Marcel FLECK, c'est Eugène RAPPOLT qui m'apprit qu'il était décédé à Tambov le 8 décembre 44. Je fus effondré. Marcel avait donc choisi de quitter cette terre détraquée, comme il avait l'habitude de dire, lui l'idéaliste. J'étais certain que le hasard n'était pas intervenu dans l'échéance de ce 8 décembre, car Marcel vouait un grand culte à l'Immaculée Conception fêtée le 8 décembre. En plus, elle était la patronne de la chapelle de Jaegerthal, la paroisse de Marcel puisque sa famille habitait la maison forestière de la Hardt. La disparition de cet ami le plus cher me frappait encore davantage, car des liens plus intimes avec sa sœur Bernadette nous rapprochaient. Le lendemain, j'ai enfin rencontré Lucien ROMBOURG, le dernier de mes amis proches et voisin à Reichshoffen. Plus âgé que la plupart des autres compatriotes, et ne résidant à Reichshoffen que durant les vacances scolaires, il ne s'était donc pas lié davantage et restait assez isolé au camp. Joie des retrouvailles mais pour moi, aussi tristesse et

émotion à la vue de ce Lucien diminué, amaigri, affaibli, dont la démarche mal assurée m'inquiétait. Je me rendis vite compte que cette dernière était surtout due à la perte de ses lunettes, car sa vue avait toujours été très faible ; cela lui enlevait toute assurance. Et nous avons déambulé, côte à côte, tout le reste de l'après-midi à travers le camp, en nous racontant toutes les misères vécues les derniers mois. Cette première promenade inaugurait une longue série d'autres, journalières, durant lesquelles, nous ressassions inlassablement les mêmes souvenirs de ces heureuses vacances scolaires qui nous voyaient partir à travers champs et forêts à la recherche de papillons et d'insectes, parfois de pierres, pour enrichir nos collections. Ainsi, durant des heures, nous nous retrouvions au pays ; oubliées les misères du camp, oubliée notre captivité – libres.

Je ressentis bientôt que ce changement de vie était très bénéfique à Lucien. Son moral ne cessait de



La corvée de bois journalière

s'améliorer et cela aurait été certainement encore été plus sensible s'il n'y avait eu cette perte de ses lunettes.

J'aurais tellement voulu lui apporter une aide physique beaucoup plus grande que je ne pus le faire, en le faisant bénéficier de petits suppléments de nourriture dont je pouvais me passer encore assez facilement, vu mon bon état sanitaire, mais les rations servies étaient si chichement calculées qu'elles ne permettaient pas qu'on les réduise trop, sans se mettre en danger. Le jour du départ de Lucien, j'étais heureux de le voir ragaillard, plein d'optimisme ; j'y trouvais une petite compensation à la nostalgie qui montait en moi, retenu au camp, privé dorénavant de ces promenades réconfortantes.

J'avais dès le début rendu visite aussi à Paul TROMETER, au lazaret ; Lucien à qui j'avais demandé de m'accompagner refusa. Je compris un peu plus tard la raison du refus de Lucien qui avait déjà eu affaire au lazaret.

Après la traversée d'un petit vestibule, propre et bien éclairé, je poussai la porte de la salle des malades. Une bouffée d'air vicié, aux relents de pus, d'éther, d'excréments, me cloua sur place. Des râles, des gémissements, des cris de dispute même, remplissaient cet antre mal éclairé. J'allai battre en retraite, sentant monter en moi une nausée que je ne pourrais maîtriser, quand arriva Paul. Averti de ma récente arrivée, il m'attendait impatiemment. Paul, un fantôme d'outre-tombe, décharné, était assis là, dans le vestibule, enveloppé d'une couverture. Les premiers mots prononcés d'une voix plutôt bien assurée et qui surprenait, sortant d'un corps en si piteux état, me mirent mal à l'aise : « *Paul salut un autre Paul* » dit-il et qui ajouta « *dans quelques jours, je partirai et rentrerai chez moi, la rumeur en court* ». Ces paroles m'apparurent comme un chant du cygne d'un pauvre être qui se voit arrivé à l'échéance finale et qui essaie de

se donner encore un peu de courage. Dans l'état où se trouvait Paul, qui pouvait douter, un seul instant, qu'il ne quitterait le lazaret que pour la baraque 22 ? Et miracle, cette volonté inébranlable dont il faisait preuve à chacune de mes visites, permit à Paul de retrouver son foyer, ses parents, son cher "Keschtebarri" dont il parlait si souvent, et d'annoncer à mes parents que j'étais vivant et me trouvais à Tambov.

Plusieurs convois étaient déjà partis. Le camp peu à peu se vidait. Début octobre, la mise sur pied d'un nouveau convoi me redonna quelque espoir. Je ne sais pourquoi je m'étais fortement imprégné de l'idée que ce convoi serait enfin le mien. De bon matin, rassemblement au stade ; un officier russe égrène difficilement les patronymes selon l'ordre alphabétique ; le pauvre se battait avec ces noms barbares difficiles à prononcer, et souvent transcrits dans une orthographe fantaisiste très approximative. Il nous fallait donc suivre cet appel avec une attention accrue. Les noms défilaient, les « *présent* » fusaient et les heureux élus de se hâter vers le groupe en formation ; l'alphabet aussi défilait... M. N. O. P...

On passa au R..., mais de PHILIPPS point. Aurais-je été distrait ? Mon voisin me confirma qu'il n'avait pas entendu prononcer mon nom. Un vrai coup de massue. Une nouvelle fois je retrouverai la baraque 23. Partirai-je jamais de Tambov ? Je ne prêtais plus qu'une attention lointaine à l'énoncé des noms, quand brusquement, réveillé de mon désarroi par un coup de coude du voisin, qui me lança : « *vas-y* », j'entendis mon nom. L'officier venait de m'appeler une deuxième fois. Ouf, quand même ! et en hâte je me dirigeai vers la longue file des partants. Quand je passai devant l'officier russe, celui-ci me lança « *présent* » et je lui répondis « *présent* » ce qui déclencha un rire sonore chez lui, accompagné d'un geste de la main qui ne

signifiait pas autre chose que « Ah !, ces Français... toujours les mêmes ».

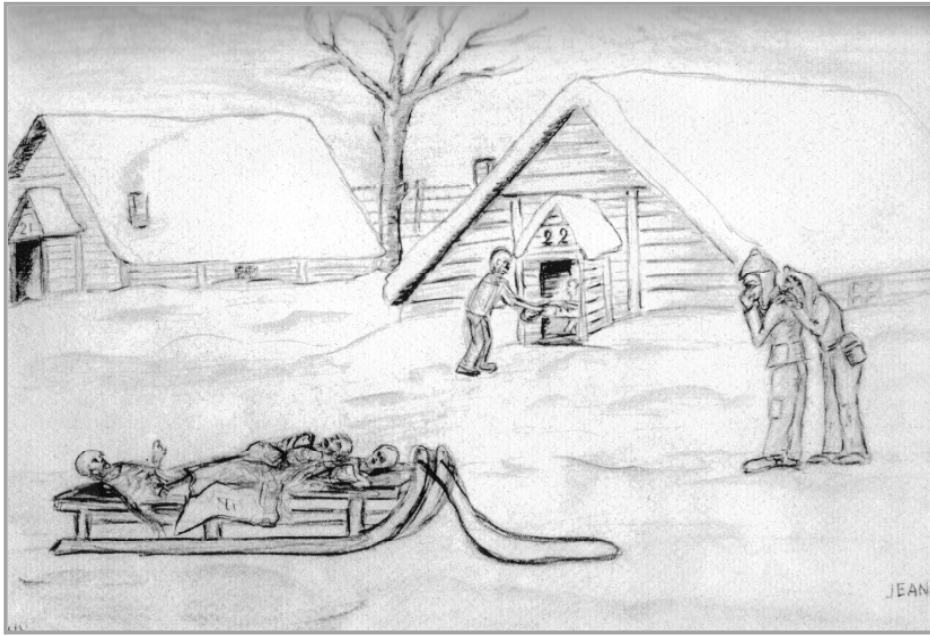
l'abus provoque l'inflammation de nos palais, ce qui nous interdira de goûter aux autres "divines" friandises. Le lendemain matin, réception dans une gare de la banlieue de Bruxelles. Copieux petit déjeuner servi sur des nappes blanches "immaculées". Quel luxe pour nous qui avions connu la vie misérable de Tambov. C'est aussi là que furent arrêtés quelques anciens de la division CHARLEMAGNE¹⁰.

Le départ... puis enfin la France ; direction Chalon-sur-Saône, où pendant deux jours se déroulèrent les formalités administratives. Nouveau train, qui maintenant traverse des villages et des villes aux consonances familières : Besançon, Mulhouse, Colmar, Strasbourg. A Mulhouse, sur le quai, je rencontre madame PFLIEGER, la mère d'un camarade de Reichshoffen. Sans me donner le temps de poser la moindre

question, elle m'annonce que ma famille, toute ma famille avait survécu à la guerre. Reichshoffen avait été épargné. En pleurs, je me jetai dans les bras de cette providentielle "messagère" des dieux. Enfin je me trouvais totalement libéré de cette continuelle angoisse qui me rongait, due à l'ignorance totale de ce qui m'attendait au retour.

Fédération des Anciens de Tambov

Dessin de Jean Deutschmann



Le dernier voyage : on mourait vite à Tambov. Les cadavres étaient amenés jusqu'à la morgue baraque 22, puis transférés jusqu'aux fosses communes.

Avec cette avant dernière lettre, le *Fi* ou *Phi* de l'alphabet cyrillique⁹, l'appel se terminait, et je retrouvai enfin un minimum de bon sens. Comme je m'en voulais ! Je savais parfaitement et cela depuis mes études secondaires que je ne pouvais figurer qu'à la fin de l'alphabet. (Dans l'alphabet grec aussi le *Phi* se trouve dans les quatre dernières lettres)

A la gare de Rada nous attendait une longue rame de wagons à bestiaux, garnis de paille – les Russes pour ce dernier voyage nous gâtaient ! – Et lentement le convoi s'ébranla. Villes et pays défilaient et après trois jours d'arrêt à Francfort-sur-Oder, la dernière étape sous l'autorité des Russes. Dans la région de Magdebourg, les Anglais nous prirent en charge. C'était là, à cet instant, que nous nous sentions vraiment « libérés », car nous avons toujours craint que le Russe, pour des raisons de politique internationale, annulât tout et nous ramenât à Tambov. L'accueil des Anglais fut empreint d'un humour bien britannique ; à l'aide de vaporisateurs, ils nous noyèrent sous des nuages de D.D.T., ce nouveau produit qui éliminait puces et poux, et que nous découvrions.

Tout se passa alors extrêmement vite. Embarquement sur des GMC ; nos conducteurs anglais nous font vivre une folle course de formule un, sur la large autoroute que nous empruntons. Puis train sanitaire aux couchettes douillettes, réception d'un paquet de la Croix-Rouge : cigarettes blondes, dont

⁹ Se dit de l'alphabet slave inventé dit-on par Saint Cyrille au IX^e siècle, tiré de l'alphabet grec avec des lettres ajoutées, et qui est utilisé en Russie, Bulgarie et Serbie.



Repas frugal pour les non-partants, le 7 juillet 1944, au camp de Tambov (Mise en scène pour le reportage filmé)

¹⁰ Division CHARLEMAGNE : SS Waffen Grenadier Division, créée en septembre 1944 avec des volontaires de la L.V. F. (Légion des volontaires Français contre le bolchevisme) de la Sturm brigade Frankreich et de la milice, tous réfugiés en Allemagne. Engagée sur le front Est notamment en Poméranie, cette division fut presque complètement anéantie au printemps 1945.

Tout le long du trajet à travers cette belle Alsace, dans les gares, aux passages à niveau, le long des voies, une foule dense crie sa joie, nous ovationne et pleure. Après tant d'années sombres, la guerre de 1939, l'évacuation, l'occupation, l'injuste et cynique enrôlement dans l'armée détestée, les derniers combats de 44/45, ses enfants en captivité, ...enfin l'Alsace revivait. En captivité, un jour à Tambov, nous, les quelques camarades de Reichshoffen nous nous étions promis qu'après notre retour, nous nous retrouverions

au restaurant "RICKLING" pour déguster un repas, selon le menu de Tambov "Kascha"¹¹ - "Kapousta"¹² servi dans des boîtes de conserve, des cuillers en bois en guise de couvert. Ce repas n'eut jamais lieu Pourquoi ? Peut-être la volonté d'oublier.

¹¹ "Kascha" : purée de millet ou de lentilles servie après la soupe, à raison de 2 cuillerées par personne.

¹² "Kapousta" : une soupe aux choux

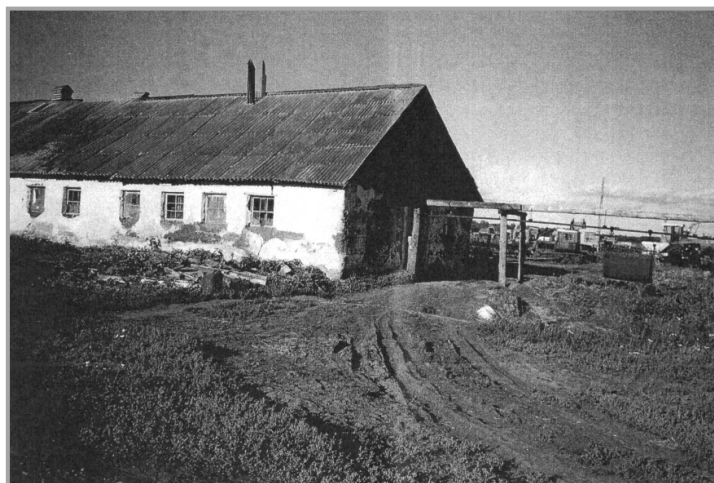
Témoignage de Raymond EIBEL

Récit « Guerre – Captivité » rédigé par Raymond EIBEL¹³, le 24 novembre 1995.

J'ai été incorporé de force durant 3 mois dans le R.A.D. à Neustift en Autriche, puis dans l'armée allemande de février à novembre 1944 dans la garnison "*Nachrichten Tannenberg Kaserne*" à Königsberg en Prusse. Mi-novembre 1944, on m'a transféré au front russe. Début janvier 1945, les troupes allemandes ont commencé la retraite. A cette époque, j'ai été blessé légèrement par un éclat d'obus. Comme

nous étions encerclés sur un rayon de 6 km, il n'y avait que deux solutions : soit traverser à la nage un fleuve près de Pilau (*Ostsee*), ou se faire capturer par les Russes. C'était ma seule issue, car je ne savais pas nager. Je me suis caché dans une grange isolée en attendant l'arrivée des soldats russes. Le lendemain au petit matin, la grange fut encerclée par des jeunes actifs légèrement blessés, pansements aux mains et à la tête. A ce moment je

me suis rendu. Ils me fouillaient en prenant mes papiers militaires, photos personnelles, argent, même mes lunettes qui m'étaient indispensables, car je suis myope. Ensuite la longue marche a commencé à travers le champ de bataille vers l'arrière-front russe. Des morts allemands et russes, des blessés criant au secours, une image douloureuse, affreuse que je n'oublierai jamais. Il y avait toujours d'autres prisonniers qui se rajoutaient. En passant devant une maison en partie démolie, l'escorte russe nous ordonna de nous mettre sur une ligne, dos au mur. Un des jeunes de la garde, sourire aux lèvres, nous visait avec son fusil. Heureusement un officier survint et donna l'ordre de continuer la marche qui nous menait au camp de "Tauroggen" en Lituanie.



Le Kolkhoze où Charles GANTZER, ancien de Tambov, a travaillé durant sa captivité. Il a pris cette photo en septembre 1995.

Dans ce camp, parmi 3000 prisonniers allemands, nous étions une trentaine d'Alsaciens.

Au matin du 8 mai, les Russes annonçaient la capitulation de l'armée allemande. A ce moment là, nous intervenions auprès de l'interprète du camp, en lui expliquant que nous sommes des Français incorporés de force. Après des pourparlers avec l'autorité russe, on nous a retirés de ce camp pour nous transférer au camp "Schaulen" également en Lituanie. Après quelques jours, un convoi sur rails nous emmenait au

camp N° 188 à Tambov, où j'ai rencontré d'autres camarades alsaciens, capturés des autres fronts russes. Nous vivions dans des baraques insalubres pleines de punaises, sans eau ni couverture, comme oreiller une brique que j'avais récupérée dans l'enceinte du camp. Le matin à des heures irrégulières, on avait droit à une espèce de pain humide, à midi une ration de "Kacha" (espèce de céréales qu'on donne aux bêtes). Pour la boisson, il fallait faire la queue

devant les rares robinets où l'eau ne coulait qu'un certain temps, ou bien récupérer l'eau d'écoulement de la cuisine. La faim et la soif nous tenaillaient souvent. Comme corvée, il fallait transporter à deux des cuves remplies de chiottes et les déverser dans un profond trou. Il y avait des camarades qui sous le poids des cuves ont basculé dans ce trou pour s'y noyer, une mort atroce. A l'extérieur tout près du camp, notre travail consistait à abattre des arbres, couper le bois. Un camarade y a laissé sa vie, tué par l'abattage. Pour aller dans les "Kolkhoze", il fallait faire 10 km à pied et travailler toute la journée sous le soleil. Le soir tout en étant en sueur et après un bain forcé dans l'eau froide de la rivière, on nous obligeait à chanter sur le chemin du retour. Une fois en refusant de chanter, un gardien m'a donné un coup de pied dans le bas ventre, j'avais de la peine à poursuivre ma route, mais mes camarades m'ont soutenu.

¹³ Raymond EIBEL est né le 22 novembre 1926 et habite 1 rue des Faisans à Reichshoffen.

Quand les premiers convois ont été formés pour nous rapatrier, il fallait se grouper d'après l'alphabet, donc "E" pour moi, mais mon nom n'a jamais été cité. A l'un des derniers convois, par une intuition, je me suis présenté sous la lettre "A" et j'étais parmi les premiers à être appelé. Arrivés à la gare de Rada, il manquait quelques wagons au convoi, j'étais parmi ceux qui devaient retourner au camp. On nous a promis d'être les premiers au prochain convoi. Hélas, le lendemain on sortait de nouveau du camp avec pioche et pelle pour travailler sur un chantier. A ce moment là, j'avais perdu tout espoir de revoir un jour les miens. Enfin le 18 septembre 1945, nous quittons définitivement le camp de Tambov. Le convoi partit de la gare de Rada, nous étions entassés dans des wagons à bestiaux (50 hommes par wagon). Durant ce long trajet, aux haltes plus ou moins longues, on se précipitait à l'extérieur pour trouver de quoi manger et boire chez les habitants du village le plus proche. Un jour où je m'étais trop éloigné avec un camarade, à notre retour le convoi déjà en bonne marche venait à notre rencontre et nous avons pu sauter sur les marches d'un wagon. Heureusement qu'on était dans la bonne direction, sinon on l'aurait raté ; quelle émotion ! Il y avait certains camarades qui, en voulant apaiser leur soif, ont essayé de tirer de l'eau de dessous de la locomotive et se sont fait écraser par la machine remise en marche ; des souvenirs pénibles. Après ce voyage interminable et arrivé à Paris, j'ai passé 3 jours dans une caserne pour être rapatrié. Enfin j'ai retrouvé ma famille qui durant 15 mois était sans nouvelles de moi, c'était fin octobre 1945.

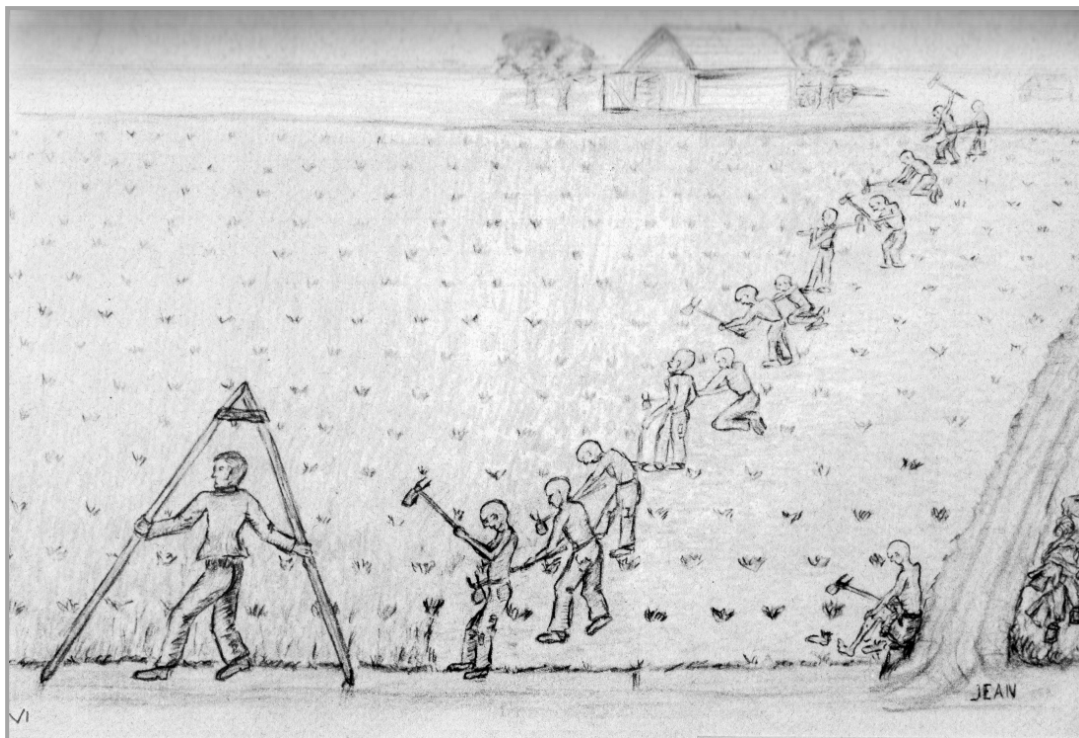
Collection : Marcel Klughertz



Le travail harassant des prisonniers

Après 3 mois de convalescence, j'ai repris le travail aux Ets DE DIETRICH à Niederbronn-les-Bains, tout en souffrant durant des années d'un eczéma suintant sur plusieurs parties du corps dont des marques sont encore visibles. Il m'arrive encore de faire des cauchemars de cette période pénible que j'ai vécue en captivité à l'âge de 18 ans.

Dessin de Jean Deutschmann



Les « Malgré-Nous » travaillent dans un Kolkhoze au désherbage, à la main ou avec un outil.

Témoignage de Jean PERRAUT

Jean PERRAUT¹ a été incorporé de force dans la Wehrmacht en 1943.

A été blessé trois fois :

- à la tête, par éclat d'obus le 27 juillet 1944
- au pied gauche, par balle, le 23 août 1944
- aux deux cuisses, par éclats d'obus, le 31 janvier 1945.

A été hospitalisé 15 jours à Hambourg puis envoyé au front en Lituanie. Fait prisonnier à Saratov, sur la Volga. A travaillé dans une usine d'armement. Se rappelle d'un geste humanitaire d'une fille russe qui à plusieurs reprises lui a fait parvenir clandestinement du pain. Pêchait dans la Volga des poissons qu'il mangeait crus. En captivité au camp 188 de Tambov, il a rencontré son frère Lucien et Paul TROMETER. Lors de l'arrivée d'un nouveau convoi, il a été interpellé par

Raymond EIBEL : « Salut Jean » mais il ne l'a pas reconnu. Jean a beaucoup souffert de soif au point, qu'une fois, après avoir recueilli une boîte avec de l'eau, dans laquelle baignait une souris blanche, il s'est débarrassé de l'animal et a partagé l'eau avec un codétenu. Très amaigri, il a été mis en quarantaine et dispensé de corvées par la doctoresse russe. Il a été libéré avec son frère Lucien le 2 août 1945 (1er convoi après celui dit « des 1500 »). Très affaibli pour effectuer le trajet Tambov-Rada, c'est son frère Lucien et Charles FISCHER qui l'ont porté, allongé sur une couverture jusqu'au train à Rada. Sur le trajet du retour, il a rencontré Albert BRAUN à Haguenau. A l'hôpital LYAUTEY à Strasbourg il a été opéré pour l'extraction d'un des éclats d'obus mais en a conservé le deuxième.

¹ Jean PERRAUT est né le 09/01/1925, et habite 3 rue du Gal Michel à Reichshoffen

Témoignage d'Alfred MEES

Alfred MEES² a été incorporé au R.A.D. en juin 1943, puis dans la Wehrmacht en septembre 1943. Il a été blessé deux fois près de Königsberg, et fait prisonnier le 13 janvier 1945.

Il a séjourné un peu plus d'un mois à Tambov. Il se souvient avoir été occupé à l'extérieur du camp, affecté à la construction des écluses sur un affluent de la Volga. Pour améliorer l'ordinaire, de nombreux prisonniers qui travaillaient à démonter les baraques dégradées du camp, récoltaient sur les toits les « Schissmelde » ou herbe du Bon Henri (en souvenir de Henri IV), un chénopode sauvage ressemblant aux épinards. On voit encore aujourd'hui cette plante comestible sur nos talus ou décharges.

Le retour au foyer date d'octobre 1945, après trente mois passés au front ou en captivité. Charles FISCHER, également à Tambov et rentré avec le premier convoi après celui dit « des 1500 », avait annoncé aux parents Auguste MEES - Louise MEES née EIBEL la venue imminente de leur fils Alfred avec les convois d'août – septembre.

Après son retour de captivité, Alfred MEES a travaillé à la Schmelz jusqu'à sa retraite en 1985. Employé comme apprenti dès le 2 janvier 1940, il était l'un des derniers utilisateurs des marteaux-pilons jusqu'en 1979.

² Alfred Mees est né le 26 novembre 1925 et habite 7 rue de l'Altkirch à Reichshoffen

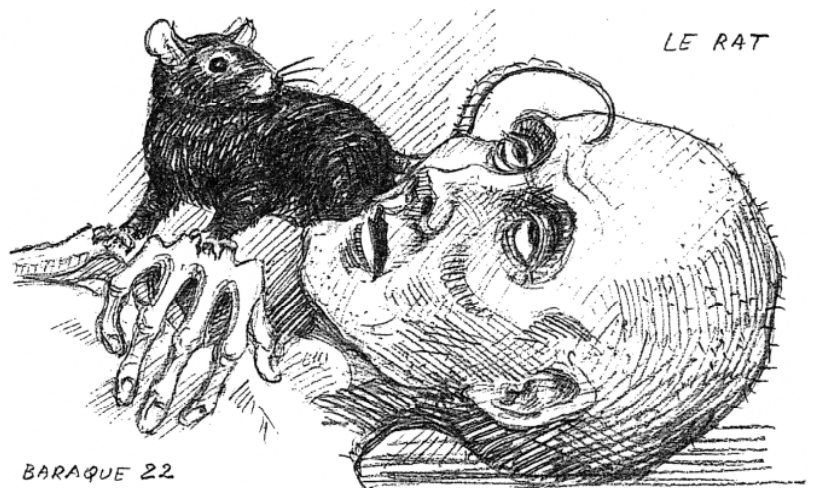
Renseignements concernant Marcel PFEIFFER

Marcel PFEIFFER³ a été fait prisonnier à la frontière russo-polonaise sur la Vistule.

Sa mémoire étant défaillante, son fils Dominique m'a appris que son père a séjourné 8 mois à Tambov, qu'il a été libéré en septembre 1945. Il a rejoint Reichshoffen avec Charles FISCHER au moyen d'un camion qui les a déposés près de l'ancienne mairie.

³ Marcel PFEIFFER est né le 23/02/1918, et habite 24 rue des Romains à Reichshoffen.

Collection : Marcel Klughertz



Extraits du dossier de Charles GREDER

Charles GREDER⁴ a été incorporé le 14 janvier 1943 à Ulm sur le Danube. A été fait prisonnier le 8 mai 1945 à Telche en République Tchèque. En captivité à Tambov du 26 juin 1945 au 2 août 1945.

A été rapatrié avec le 1^{er} convoi après l'armistice en passant par Kiev, Francfort-sur-Oder, Belzig,

Schöningen, soigné à Clevears du 24 au 29 août par les Anglais, puis à titre de convalescence Valenciennes, enfin Chalon-sur-Saône et puis Strasbourg après une permission de 10 jours du 9 au 18 septembre. Démobilisé au centre de Strasbourg le 15 septembre 1945.

⁴ Charles GREDER est né le 22/11/1923, et habitait 9 rue des Chasseurs à Reichshoffen. Il est décédé le 27 mai 2001. Dossier fourni par sa fille Sylviane KUNTZ née GREDER

Extraits du dossier de Paul TROMETER

Paul TROMETER⁵ a été incorporé de force dans la Wehrmacht le 16 octobre 1942 à Döbeln. Muté le 31 octobre à la 3^e Kp Btl 475. Hospitalisé le 26 février 1943 au "Reservelazarett" Haguenau. Sorti de l'hôpital le 6 avril et muté à la 2^e Kp Btl 171, puis muté à la 2^e Kp à Dresden le 18 mai. Muté à la 1. Marsch-Kp Btl 14 à Milowitz le 7 février 1944, puis au Btl 535 à Waldenburg. Il a été porté disparu près de Kniaze le 22 juillet 1944. Hospitalisé à l'hôpital de Kirsanov après un séjour au lazaret 8 à Tambov. Il a été démobilisé le 20 octobre 1945.

⁵ Paul TROMETER est né le 7 décembre 1922. Habitant 5 rue des Marronniers à Reichshoffen. Il est décédé le 24/11/2000. Dossier fourni par sa fille Jeanne PFUNDSTEIN née TROMETER.



Coll. : Ass. Anciens de Tambov

Le couvert du prisonnier : boîte de conserve et cuiller en bois ramené de captivité par Georges Urban.

Dessin de Jean Deutschmann



Le départ pour Kirsanov : quand les lazarets étaient surchargés, les malades étaient évacués vers Kirsanov très peu en sont revenus.

Extraits du dossier de Joseph HOHWILLER

Joseph HOHWILLER⁶ s'est marié le 13 janvier 1943 et a été incorporé le 19, six jours plus tard. Sa fille unique Liliane est née le 8 juin 1943.

Il a été blessé au front russe et a séjourné au "Feld-lazarett" du 31 juillet au 7 septembre 1944 puis au "Reservelazarett" de Heiligenstadt jusqu'au 30 septembre. Il a eu une permission de convalescence jusqu'au 18 octobre (Genesungsurlaub). Il a été fait prisonnier le 23 février 1945 et a séjourné au camp 188 de Tambov jusqu'au 23 octobre. Il faisait partie d'une équipe de travail qui sortait du camp pour effectuer des travaux agricoles dans les kolkhoses (Ce sont des fermes russes gérées par une coopérative agricole de production qui avait la jouissance de la terre qu'elle

occupait et la propriété collective des moyens de productions). Ces prisonniers bénéficiaient souvent des fruits de la terre (betteraves, pommes de terre crues...). Il s'est présenté aux autorités françaises pour être démobilisé le 7 novembre 1945. Malheureusement son état de santé était des plus inquiétants. Les nombreuses visites médicales subies après le rapatriement ont révélé des séquelles de gastrectomie (ablation chirurgicale de l'estomac : $\frac{3}{4}$), un syndrome asthénique (affaiblissement général de l'organisme), une édenture et des gelures des genoux et des coudes. Il a suivi un régime draconien, le lait ayant été la seule boisson autorisée. Ebéniste de métier, il a fini sa carrière active comme soudeur à la Schmelz.

⁶ Joseph HOHWILLER, décédé le 18/07/2001 était domicilié 18 rue du Mal Mac Mahon à Reichshoffen.
Né le 08/02/1921, fils de Auguste HOHWILLER,
Dossier fourni par sa fille Liliane SCHEHR domiciliée à Nehwiller.

Extraits du dossier de Georges BLUM

Dessin de Georges Lapp

Georges BLUM⁷ est enrôlé dans le R.A.D. du 15 février 1943 au 10 mai 1943. Incorporé dans la Wehrmacht le 23 mai 1943. Affecté à la compagnie stationnée à Kubikowka pour défendre la boucle de la Desna le 06 septembre 1943. A été déclaré tombé sur le champ de bataille le 22 septembre 1943 au nord de Tchernikow (déclaration de la « Wast », Wehrmachtsauskunftsstelle adressée à la maman de Georges BLUM, madame Elisabeth BLUM. En fait « le dit BLUM avait abandonné son corps pour rejoindre les forces françaises libres en Afrique ». En captivité à Tambov, il a quitté le camp le 7 juillet 1944 en compagnie des "1500" sous le n° 155. Démobilisé en juillet 1945, il a rejoint son domicile surprenant agréablement sa famille. L'acte de décès dressé par l'officier de l'état-civil de Reichshoffen sous le n° 29 le 30 août 1944 a été annulé par le



Il n'y avait qu'un seul point d'eau et sa quantité limitée rendait l'approvisionnement des malades très difficile.

tribunal civil de Strasbourg le 20 novembre 1946.
Georges BLUM est décédé le 13 octobre 1992.

⁷ Georges BLUM est né le 02/03/1920 et habitait 12 rue des Vosges à Reichshoffen.
Le dossier a été fourni par sa fille Marie-Louise HAUSBERGER née BLUM.

Extraits du dossier de René CLAUSMANN

- René CLAUSMANN⁸ incorporé de force dans l'armée allemande le 30 septembre 1943 au 492 gren. Rgt. à Schroedersburg Pol. Muté le 1^{er} avril 1944 au secteur sud près de Stanislaw puis en septembre au secteur nord de Königsberg. Fait prisonnier le 10 octobre 1944 par l'armée soviétique. Il est porté

disparu près de Schirwnicht. En captivité à Tambov du 11 octobre 1944 au 26 octobre 1945, où il a été hospitalisé pour dysenterie le 30 octobre 1944. Il a été démobilisé le 12 décembre 1945 par le centre du Wacken à Strasbourg.

- Blessures au menton (éclat de grenade).

⁸ René CLAUSMANN est né le 01/02/1920. Décédé le 07/01/2004. Était domicilié 33 rue de Gumbrechtshoffen à Reichshoffen.
Dossier fourni par son fils Fernand habitant 4 rue des Pommiers à Reichshoffen.

Extraits du dossier de Lucien ROMBOURG

Lucien ROMBOURG⁹ a été incorporé dans la Wehrmacht le 27 mars 1943 depuis le Sicherungslager Vorbruck près de Schirmeck. Affecté à Simferopol, hospitalisé au Kriegslazarett pour dysenterie le 24 juin 1943. Retourné à l'unité le 25 juillet 1943.

Porté disparu près de Sébastopol le 12 mai 1944. Renseignements d'archives « Wast » (Wehrmacht-saufkufstelle). Camp de Stalino jusqu'au 04 octobre 1944 puis Tambov jusqu'au 20 octobre 1945. Rapatrié le 21, rentré au domicile le 25.

⁹ Lucien ROMBOURG est né le 06/11/1917. Domicilié 4 rue de la Mésange à Reichshoffen. Décédé le 21/10/2005. Dossier fourni par son fils Pierre habitant 4 rue de la Mésange à Reichshoffen.

Extraits du dossier d'Alfred MOHR

Alfred MOHR¹⁰ a été incorporé de force dans la Wehrmacht et affecté à la « Kriegsmarine » *1. Kp./11* le 06 décembre 1943. Muté à la *1. Btr/3* à Kristiansand (Norvège) le 15 mars 1944. Muté à la *7. Btr/3 Marinebordsflak-Abt* le 5 juin 1944 puis muté au « Heer » et affecté à la *6. Kp. / Grenadier Reg. 977* le 5 octobre 1944. Capturé par les forces soviétiques le 2 décembre 1944, transféré à Tambov, libéré et rapatrié le 20 octobre 1945.

¹⁰ Alfred MOHR est né le 7 mai 1915, habitait 6 rue de l'Altkirch à Reichshoffen. Décédé en 1988. Dossier fourni par son gendre Bernard BASTIAN.



Coll. : Ass. Ancien de Tambov

Un bout de pain ramené de captivité par Georges Urban.

Extraits du dossier de Charles NIEFER

Charles NIEFER¹¹ s'est marié le 28 septembre 1943. Incorporé de force le 30 septembre 1943 (pas de R.A.D.). Il fallait protéger les voies ferrées contre les partisans russes. Transféré au front, il fut fait prisonnier. Un soldat russe lui a arraché l'alliance sous la menace de son arme. En captivité à Tambov jusqu'au 8 septembre 1945 où il a été affecté au "Kommando" de la forêt. Libéré le 20 octobre, il est rentré par Chalon-sur-Saône. D'Haguenau, le boucher Alfred MEYER l'a ramené à Reichshoffen avec Paul TROMETER dans sa camionnette chargée de viande.

A Tambov, Charles NIEFER a dressé la liste des codétenus originaires de Reichshoffen en mentionnant les noms au revers de la photographie prise avant l'emprisonnement :

René KAEHNY
Marcel PFEIFFER
Charles GARNY
René KAUTZMANN
René ROSIO
Henri HEINTZ †
Jean PERRAUT
Charles EIBEL
Joseph OBER †
Georges MARMILLOT
André RICKLING
Théophile STEIN
Alfred KAUFMANN
Joseph HOHWILLER
Louis WACKERMANN
Albert BRAUN
Alfred VOGT

Charles FISCHER
BRUNNER
Charles GRAEDER
Lucien MACHI
Lucien PERRAUT
Henri STELL
François LINCK †
Lucien ROMBOURG
Paul PHILIPPS
Marcel FLECK †
Paul TROMETER
Alfred MOHR
Charles KIEL
Eugène RAPPOLT
René CLAUSMANN
Raymond EIBEL
Alfred MEES

¹¹ Charles NIEFER est né le 08/09/1922, il habitait 17 rue Mac Mahon à Reichshoffen. Décédé le 11/10/2007. Dossier fourni par son épouse Lucie NIEFER née BICH.

Dossier de Raymond SCHALLER

Marie SCHALLER¹² se souvient que son mari Raymond¹ a été libéré avec le « contingent des 1500 ». Elle a confié le dossier à sa petite-fille domiciliée à

Reims. Il ne s'est pas engagé dans l'armée de la France Libre. A son retour de captivité a travaillé comme serrurier à l'entreprise TRECA jusqu'à sa retraite.

¹² Raymond SCHALLER est né le 14/12/1923, il habitait 16 rue des Cigognes à Reichshoffen. décédé le 07/03/1992.

Renseignements fournis par son épouse Marie née SCHNEIDER.

Collection : Marcel Klughertz

Dossier d'André RICKLING

Jacqueline se souvient que son frère André¹³ est rentré très malade, ne supportant plus ce qu'il avait consommé. C'est son camarade de détention Charles FISCHER qui avait prévenu les parents de l'arrivée imminente d'André. Or Charles FISCHER est rentré avec le convoi parti de Tambov le 2 août 1945 et arrivé à Chalon-sur-Saône vers le 29 août.

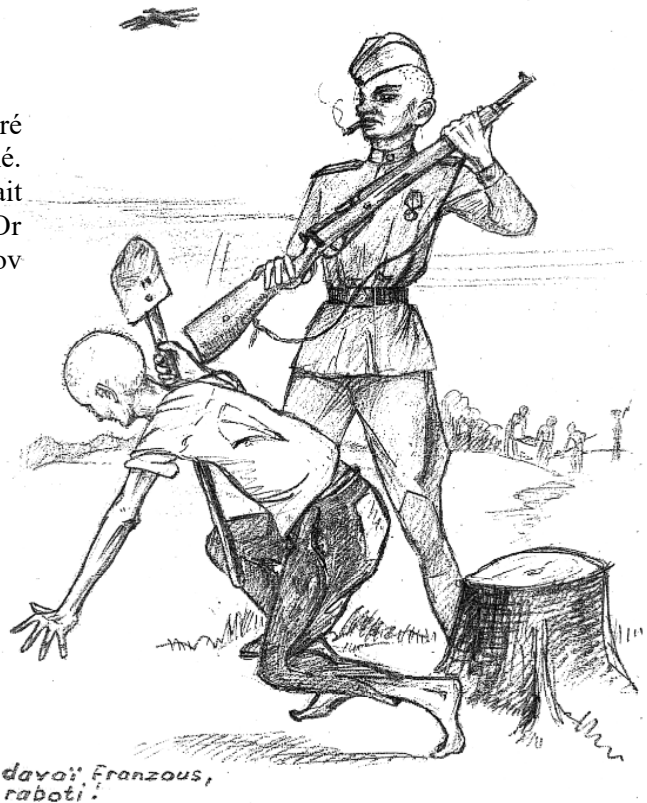
¹³ André RICKLING est né le 29/05/1924 habitait 15 rue de la Liberté à Reichshoffen, décédé le 08/08/1982.

Renseignements fournis par sa sœur Jacqueline WAECHTER née RICKLING.

Dossier d'Albert WEBER

Albert WEBER¹⁴ est rentré avec le convoi des "1500" via Téhéran et Alger. Engagé dans l'armée de la « France Libre » il a été blessé à la bataille de Cernay et a été hospitalisé pendant trois mois à Gray en Haute-Saône.

¹⁴ Albert WEBER, né le 02/11/1920, est décédé le 06/10/2006, habitait 1^{er} rue de Strasbourg à Reichshoffen puis après son mariage avec Liliane née GOERICH à Griesheim-sur-Souffel, 22 rue de la Houblonnière.



Collection : Paul Trometer



Distribution du pain dans les baraques avant l'appel du matin

Dossier de Lucien PERRAUT

Témoignage extrait d'un récit intitulé « *Mes années "Malgré-nous"* » rédigé par l'intéressé¹ en 2002.

« D'un camp de représailles en terre alsacienne, au célèbre camp de prisonniers de guerre en Russie, voilà des étapes inoubliables dans mon parcours de Malgré-Nous, de jeune Alsacien incorporé de force dans l'armée allemande durant la deuxième Guerre Mondiale... Le jour de ma majorité, le 13 septembre 1941, je fis une première tentative d'évasion vers la Suisse, entreprise qui échoua... Je fis une seconde tentative à la Toussaint de la même année. Deux militaires motocyclistes, des S.S. m'interceptèrent entre Liebsdorf et Courtavon. Transféré à la prison de Mulhouse où je séjournai une semaine, je fus, ensuite, interné au camp de Schirmeck du 3 novembre jusqu'en juin 1942, puis mobilisé dans le R.A.D. Ma formation prémilitaire dura 4 mois et mon incorporation dans la Wehrmacht intervint en octobre 1942, étant donné ma tentative d'évasion, alors que mes camarades de classe ne furent incorporés qu'en janvier 1943. On me versa dans un bataillon disciplinaire qui opérait en Yougoslavie. Nous étions opposés aux partisans. Autant dire que c'était une guerre particulièrement impitoyable. Pourtant, je n'ai pas eu à me plaindre de cette guerre-là durant toute cette période, je n'ai pas tiré un seul coup de fusil ! Les partisans, nous ne les avons jamais trouvés ! Ils disparaissaient dans la nature quand nous arrivions. Nous étions cantonnés dans des bâtiments réquisitionnés et sortions en camion pour faire des opérations ponctuelles qui étaient toujours infructueuses. Cependant, une fois, un commando parti en camion comme d'habitude tomba dans une embuscade. Ils sont revenus à pied, nus comme des vers, débarrassés de tout habillement et armement. Le Feldwebel, "grande gueule" qui les commandait, rentra lui aussi à "poil" comme toute sa troupe !

Nous ne restions pas toujours au même endroit. Nous avons sillonné toute la région, de la Côte Adriatique aux Montagnes Noires (Schwarzenberg). Malgré le calme relatif du secteur, j'étais toujours à l'affût d'une occasion de désertir. Par l'intermédiaire de civils voisins de notre cantonnement, j'avais pu avoir des contacts avec des partisans. Mais les menaces du commandant de notre unité qui ne se faisait guère d'illusions sur mes convictions patriotiques, me faisaient hésiter. *"Tu es un bon soldat, mais je ne te laisserai pas filer. Je te tuerai plutôt moi-même !"* Aussi je me tenais sur mes gardes. Je ne sais pas si j'étais un bon soldat, mais au combat, on n'a pas tellement le choix si on veut sauver sa peau... Un jour, dans une petite ville nommée Borovo, ou quelque chose comme cela, quelle ne fut pas ma stupéfaction de déchiffrer sur la cheminée d'une usine, écrit dans le sens vertical : "MINES FRANÇAISES DE BOHR". Quelle bouffée de nostalgie, si loin de la France !

¹ Lucien PERRAUT né le 13 septembre 1920.

Décédé le 11 février 2009. Habitant 1 rue des Sapins à Reichshoffen avant son mariage, puis 23 rue du Mal Foch à Niederbronn-les-Bains.

En Russie

Tant d'années après - nous sommes en 2002 - ma mémoire ne se souvient plus très bien des dates. Pourtant, si j'ai été interné au camp de prisonniers de Tambov en Russie, deux ou trois semaines après qu'un contingent de 1500 Alsaciens-Lorrains ait été libéré, suite à l'intervention du Général PETIT qui avait été mandaté pour cette opération, ce devait être début août 1944. Comme je n'avais combattu qu'un mois environ sur le front russe, on peut penser que mon arrivée dans la région de Vitebsk, au nord-est de Minsk, se situe en juin, au moment du débarquement allié en Normandie. Après la cuisante défaite de Stalingrad durant l'hiver 1943, c'était le début de la débâcle de la Wehrmacht. La victoire changeait de camp et avec un autre malgré-nous alsacien, nous y pensions de plus en plus nous aussi, à changer de camp. Jour après jour, nous guettions l'opportunité de passer chez les Russes. Nous étions vivement encouragés à cette désertion par des tracts lancés dans nos lignes par un petit avion de l'Armée Rouge. Cependant, quel que soit notre désir ardent de le faire, cela demandait réflexion car l'opération était doublement risquée. N'allait-on pas nous accueillir à coups de fusil en face ? Et dans notre dos, n'allait-on pas nous tirer dessus ? Encore que le risque valait la peine d'être tenté car tous les soldats de notre bataillon étaient loin d'être des fanatiques. La plupart étaient des incorporés de force des provinces annexées, ou encore des repris de justice, condamnés de droit commun, qu'on avait sortis de prison pour les envoyer au front. Quant aux gradés, leur attitude ne laissait planer aucun doute sur leur détermination, il n'y avait aucune complaisance à attendre de leur part. Et cela peut se comprendre : les renseignements apportés à l'ennemi par les déserteurs ne pouvaient qu'accroître les périls qui menaçaient ceux qui n'avaient pas fui.

Un jour, non loin de Magnuszew, nous reconnûmes la voix d'un camarade de Schweighouse dans le porte-voix qui nous invitait à désertir. Il avait osé lui, il avait réussi. Pourquoi pas nous ? Le soir, armés chacun d'une bêche, nous nous avançâmes entre les lignes. Dans le no man's land, nous creusâmes l'un et l'autre un trou individuel dans lequel nous nous enterrâmes. C'est le cas de le dire car nous étions entièrement recouverts de terre, n'ayant laissé à l'air libre que notre visage pour pouvoir respirer, et nos bras, au cas où...et peut-être aussi pour démontrer éventuellement, que nous n'étions pas armés... Attente angoissante de l'arrivée des Russes qui progressaient sur tout le front tandis que la Wehrmacht battait en retraite. En entendant arriver les soldats de l'Armée Rouge, nous avons appelé : *"Ja prijetel ! Ja françois !"* Heureusement pour nous, ils m'étaient pas fanatiques et avaient un certain respect de la vie humaine. Ils nous firent prisonniers sans nous maltraiter. Enfermement dans une étable, puis regroupement en plein air dans un enclos plus vaste car le nombre des prisonniers augmentait sans cesse. On nous interrogea longuement. L'officier chargé de l'interrogatoire parlait relativement bien le français.

Nous pûmes donc nous expliquer clairement, ce qui n'était pas toujours le cas pour d'autres déserteurs.

Le mot est infamant et ne correspond pas à notre situation : nous n'abandonnions pas lâchement nos camarades, nous refusions, en passant de l'autre côté, un combat qui n'était pas le nôtre, nous quittions une armée où on nous avait forcé à prendre les armes et à porter l'uniforme. C'est différent. Pour nous, la situation était claire. Pour nos vis-à-vis, elle ne l'était pas autant. Et malgré les promesses des tracts qui précisaient que nous pourrions reprendre le combat aux côtés des Alliés, nous fûmes considérés comme des prisonniers de guerre et dirigés sur le camp de Tambov, de sinistre réputation. A pied, de Minsk à Tambov par Smolensk, le chemin fut interminable : des kilomètres et des kilomètres pendant des jours et des jours, sous un soleil de plomb, dormant la nuit à la belle étoile. Je me demande aujourd'hui comment nous avons pu survivre à ces conditions, passant des journées sans manger.

La vie à Tambov...

Les prisonniers de guerre à Tambov n'étaient pas traités comme les déportés juifs ou résistants dans les camps de concentration nazis. Il n'y avait pas de brutalités systématiques, pas de chambre à gaz, ni de four crématoire. Les soldats russes ou roumains qui nous gardaient ne nous maltraièrent pas. Ils nous gardaient tout simplement. Ils nous conduisaient sur les chantiers où nous devons travailler et nous en ramenaient. Cela ne signifie pas que la vie était facile, loin de là : nous étions confrontés au froid, à l'humidité dans les baraques, à l'absence d'hygiène la plus élémentaire, à l'insuffisance de la nourriture, aux maladies pour lesquelles il n'y avait pas de médicaments, à l'absence de liberté bien sûr, et encore à la promiscuité avec des individus dont l'instinct de survie tenait lieu de principes moraux. Ce n'était plus la guerre, mais un autre combat, un combat où beaucoup d'entre nous succomberont. Difficile d'admettre aujourd'hui encore, qu'après avoir réussi à échapper à la mort sur le champ de bataille, il avait fallu lutter pour survivre à des conditions de détention semblables à celles des camps d'extermination nazis. Pourquoi nous avoir fait subir tant d'épreuves, tant de souffrances ? La vengeance peut-être, la pénurie générale certainement, ou encore la volonté délibérée de briser moralement des "ennemis" (les Alsaciens- Mosellans étaient considérés comme tels) selon les méthodes bolcheviques... Je ne sais pas s'il y eut un effet de "lavage de cerveau", mais tous, nous avons voulu oublier, enfouir au plus profond de nous-mêmes ces heures tragiques, indignes de l'humanité. Chaque fois qu'on m'a interrogé sur cette tranche de ma vie, l'émotion a été telle que les sanglots étrangeaient ma voix et les larmes me montaient aux yeux : je ne pouvais pas raconter. Plus de cinquante ans après, je ne peux toujours pas, et la mémoire commence à me faire défaut. Pourtant, j'ai tout retrouvé dans le livre du Docteur Robert-Jean KLEIN intitulé :

« *MEDECIN A TAMBOV* » mouvoir des Alsaciens- Mosellans. Tout revient à la surface : l'insalubrité des baraquements enterrés jusqu'au toit dans la glaise, celle des "sanitaires" que ce soient les latrines immondes ou les baraques d'épouillage ou de "bain" où nous nous rendions une fois par quinzaine pour une toilette réduite au minimum étant donnée la rareté de l'eau. Et nos vêtements, peut-on appeler ainsi des loques incapables de nous protéger du froid et que nous n'avions pas la possibilité de laver. Nous vivions dans la crasse. Comment s'étonner alors des maladies qui se développèrent spontanément dans de telles conditions d'hygiène et qui décimèrent nos rangs. Et ceci d'autant plus facilement que nos organismes affaiblis par la malnutrition, n'offraient plus guère de résistance. La vermine, (poux, punaises, les puces de sable), les rats ajoutaient à notre infortune. La promiscuité des prisonniers sur les bat-flancs qui servaient de lits, ne pouvait que favoriser la contagion de toutes ces maladies de la misère. Si on ajoute les injustices créées par les "petits chefs" choisis parmi les prisonniers eux-mêmes qui détournaient à leur profit le peu de nourriture à partager, et encore les appels en pleine nuit, dehors dans le froid, qui permettaient aux soldats russes de rafler dans les baraques tous les objets appartenant aux "détenus" (c'est ainsi que nous étions traités et non pas en soldats prisonniers de guerre) on peut imaginer la détresse physique et morale dans laquelle nous survivions...

Aujourd'hui encore, lorsque je fais ma toilette le matin, il m'arrive de me demander comment nous avons pu vivre sans eau pour nous brosser les dents, pour nous laver tout simplement. Malgré le troc qui s'instaure inévitablement dans ce genre de communauté et qui permet de se procurer quelques unes des denrées ou quelques uns des objets indispensables, nous vivions dans une pénurie inimaginable. Il fallait des trésors d'imagination pour compenser les manques les plus élémentaires. En passant chez nos "alliés" du front-est, je ne m'étais évidemment pas embarrassé du moindre objet pouvant retarder ma fuite. De toute façon ils m'auraient été confisqués comme tout ce que je pouvais avoir de personnel sur moi, au moment de ma capture. Je me retrouvais donc interné sans le moindre objet personnel indispensable au quotidien : rasoir, brosse à dents, gamelle, couvert, quart pour boire. Il ne fallait pas compter sur l'intendance du camp pour nous équiper ! Heureusement, il y avait "Oskar MAYER". On appelait ainsi les boîtes de conserves fabriquées à Chicago aux USA et sur lesquelles figurait ce nom rappelant le fabricant d'outre-Atlantique qui approvisionnait l'Armée Rouge en corned-beef dans le cadre de la coopération entre alliés unis contre l'ennemi commun. Quels instruments n'avons-nous pas bricolés avec la tôle d'Oskar pour remplacer ceux qui nous manquaient cruellement. A force de frottements sur une pierre, nous arrivions même à effiler les bords de la boîte à tel point que nous pouvions nous en servir pour nous raser !

On nous employa dans divers chantiers. Rien de comparable avec les conditions de travail des camps de la mort nazis où les coups pleuvaient sur des malheureux à bout de force. Nous, c'est surtout le manque de nourriture qui nous affaiblissait et faisait le lit des maladies. Je fus utilisé un certain temps à des activités en forêt au ramassage de bois pour le chauffage.

Puis on m'affecta à une ferme avicole : des milliers et des milliers de volailles dans d'innombrables baraques-poulaillers qu'il fallait nettoyer. Nous devions collecter aussi les œufs en quantités incroyables. Durant cette période, je me nourrissais presque exclusivement d'œufs, au point d'en être écœuré ! On pouvait l'être à moins !

Et puis survint la dysenterie qui fut providentielle pour moi, car elle eut des conséquences inattendues dans ma vie de prisonnier. En effet, pendant mon séjour au lazaret, l'hôpital du camp, la doctoresse – qu'on appelait la Mère des Français – me prit en affection: je lui rappelais son fils, lui aussi combattant. Je ne peux affirmer que je fus mieux soigné que les autres car les médicaments faisaient défaut de toute façon, toujours est-il que mon hospitalisation se prolongea au-delà de ce qui était normal habituellement. On m'utilisa à de menus travaux, puis on m'accorda des responsabilités plus grandes, je devins "chef" et ne retournai plus dans mon baraquement. Dire que dès lors ce fut la vie de château serait outrancièrement exagéré, pourtant je profitais de menus avantages, au point de vue alimentation notamment, qui n'étaient pas à négliger. Pour l'habillement aussi, il y avait un plus, avec la possibilité de récupérer sur les malades décédés, des chaussettes, des caleçons et autres tricotés qui nous permettaient de mieux lutter contre le froid. Durant l'hiver 44/45 il faisait tout de même 30 degrés sous zéro. Ce n'était pas la Sibérie, mais presque !

Une partie de ma tâche consistait aussi à sortir des baraques chaque matin, les décédés de la nuit. Nous les conduisions sur une charrette au baraquement 22 qui faisait office de morgue. Les cadavres restaient là un certain temps et puis étaient emmenés dans des fosses communes infestées de rats ! Des rats, il y en avait aussi à la morgue et c'est tout juste s'ils daignaient fuir à notre arrivée ! On racontait aussi que des loups visitaient les fosses communes. Je n'en ai jamais vu.

Autre souvenir encore, moins macabre, ce gradé russe qui parlait très bien notre langue : il avait travaillé chez Renault à Boulogne -Billancourt, avant la guerre.

On dit qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. Quel pourcentage de chances avions nous mes deux frères et moi de nous croiser dans cette tourmente ? Aucune chance raisonnablement. Pourtant, c'est ce qui nous arriva à Jean et moi. Un jour de juin 45, un camarade m'informa qu'il était à l'entrée du camp, qu'il l'avait formellement reconnu. Je doutais d'autant plus que ce même camarade m'avait déclaré quelque temps auparavant, l'avoir vu mort à Breslau en Pologne.

En fait, il n'était que blessé, enfin assez sérieusement pour qu'on pût croire à son décès. Et il réchappa de ses blessures. A sa sortie d'hôpital, il revint au front et fut fait prisonnier pour finalement atterrir à Tambov, lieu de rassemblement de tous les Alsaciens-Lorrains prisonniers de guerre. Lorsque nous fûmes face à face, je ne le reconnus pas tout d'abord. Je réalisai seulement quand il me dit : " *Tu ne me reconnais pas ? C'est moi Jean !*"... Notre émotion à l'un et à l'autre était à son comble, indescriptible...

Grâce à ma protectrice, la doctoresse russe, le privilégié que j'étais réussit à lui éviter la quarantaine, c'est-à-dire l'isolement obligatoire imposé par mesure de précaution sanitaire à tout nouvel arrivant au camp. Il fut ainsi directement admis au lazaret où il demeura jusqu'à notre libération.

L'attente avait été longue. Nous pensions qu'après le premier contingent libéré le 7 juillet 1944, grâce à la Mission française pour le rapatriement des prisonniers de guerre, et une nouvelle visite du général PETIT que j'ai vu de mes propres yeux, les autres suivraient rapidement. Hélas ! Il faudra encore attendre un an, jusqu'au 2 août 1945.

Anecdote que je n'ai pas oubliée celle-là. Le jour de notre libération, le responsable militaire du camp me fit couper les cheveux que j'avais longs, contrairement à mes congénères qui avaient le crâne rasé. Il se vengeait ainsi par jalousie, de mon statut de privilégié. Qu'importait, la sanction était bien faible au regard des avantages que je tirais une fois encore de ma situation. Contrairement aux autres blessés qui durent attendre un convoi sanitaire spécial, je réussis à faire embarquer Jean dans le même convoi que moi. Nous le portâmes au train dans une bâche. Le voyage dura six semaines dans des wagons à bestiaux, avec des arrêts inexplicables et interminables dans des gares où des militaires nous distribuaient de la nourriture et où nous pouvions satisfaire nos besoins élémentaires. Mais tant d'utilisateurs à la fois en des lieux aussi réduits, cela n'allait pas sans poser des problèmes d'hygiène...

Nous arrivâmes enfin à Châlons-sur-Saône dans un camp de démobilisation où je fis quatre jours de "rab" à la suite d'une altercation que j'avais provoquée à la gare. Je n'avais pu supporter la vue sous l'uniforme français d'un "citoyen" de Gundershoffen que j'avais côtoyé du temps de l'annexion et qui ne se gênait pas alors pour afficher des opinions nazies. Après les souffrances endurées, ce retournement de veste m'était insupportable.

Il y aura après la guerre, d'autres situations et événements douteux du point de vue de la collaboration. Pour nous les Malgré-Nous, devant l'ambiguïté de certains comportements, un sentiment d'injustice a prévalu et la majorité d'entre-nous a continué à rester prisonnier dans le cocon protecteur où chacun s'était enfermé durant tous ces longs jours d'internement. En la circonstance, "*le silence était d'or*", aussi.

Alfred VOGT

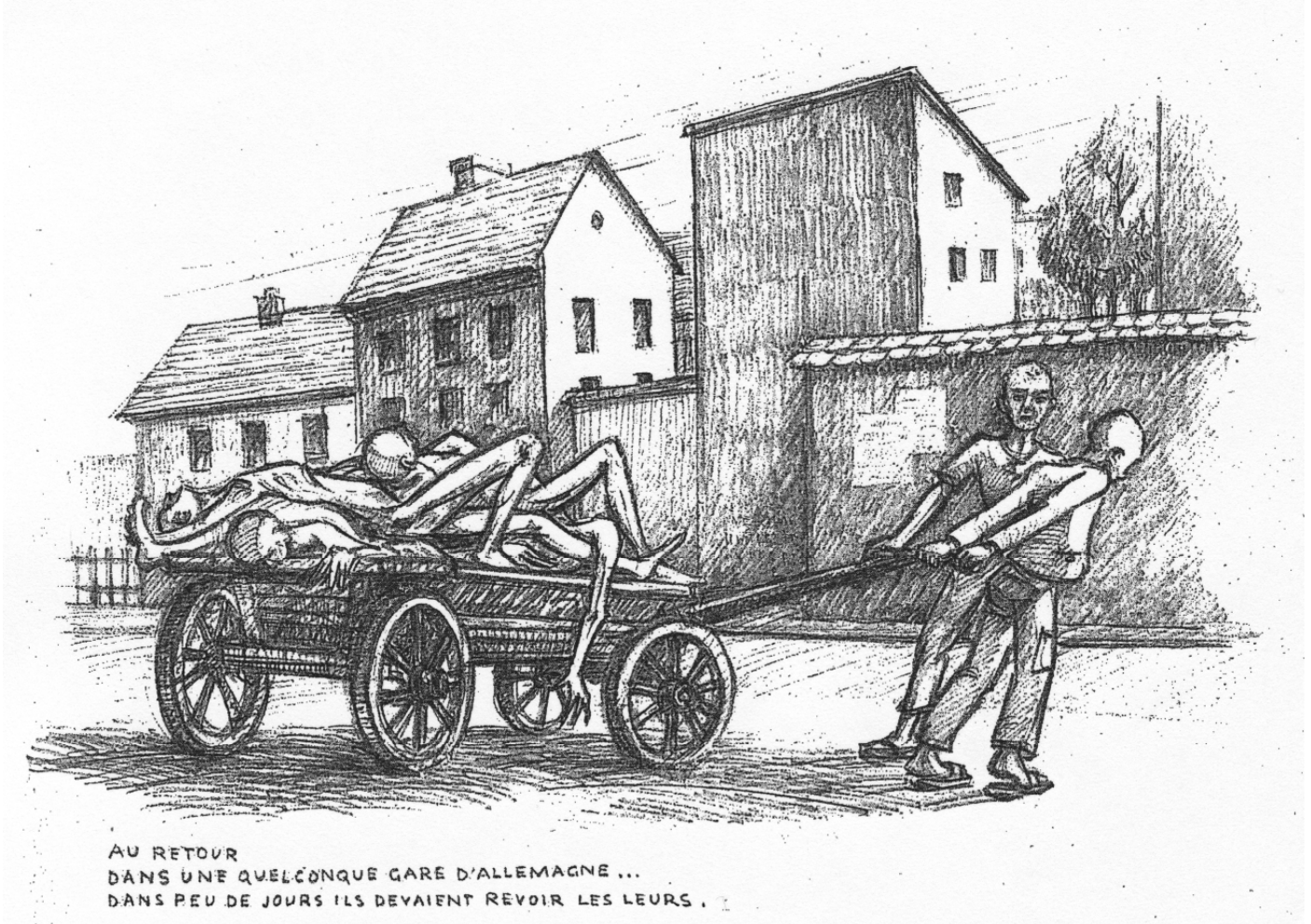
Alfred VOGT¹ a été emprisonné au camp de Schirmeck du 18 juillet au 25 novembre 1941. Incorporé au R.A.D. du 1^{er} juin au 25 septembre 1943, puis dans la Wehrmacht le 28 octobre 43 et affecté en Pologne. Le 31 juillet 44, il fut envoyé au front sur la

Vistule. Le 13 août 44, il est porté disparu. Après sa désertion, il était en captivité durant 14 mois à Tambov.

Rapatrié et démobilisé le 22 octobre 1945 Paris à la caserne Neuilly après 2 mois ½ de voyage.

¹ Alfred VOGT né le 16/05/1925, habitait avec ses parents en 1945 18 rue de la Liberté puis 8 rue des Vosges à Reichshoffen. S'est marié le 23/10/1945 avec Mariette ENGEL et habitait alors 21 rue des Chasseurs à Niederbronn-les-Bains. Décédé le 24/10/2000.

Collection : Marcel Klughertz



AU RETOUR
DANS UNE QUELCONQUE GARE D'ALLEMAGNE ...
DANS PEU DE JOURS ILS DEVAIENT REVOIR LES LEURS .

Au cours de leur retour de captivité en 1945, beaucoup ne purent supporter le voyage et moururent dans le train qui devait leur rendre la liberté...

René KAUTZMANN

René KAUTZMANN² a quitté le camp de Tambov avec un convoi du mois d'août 1945. Sur le chemin du retour, lors d'un arrêt du train, a quitté ce dernier pour chercher de l'eau afin de sauver un camarade

déshydraté proche de la mort. Malheureusement entre temps le train est reparti, ce qui l'obligea à rester 18 mois supplémentaires en Russie. Il n'est rentré qu'en 1947.

² René KAUTZMANN, né le 16/12/1919, habitait chez Louis SORG 28 rue du Château à Reichshoffen, puis 2 rue des Jardins à Forstheim. Décédé le 08/07/1992. Renseignements fournis par sa fille Josiane WAMBST née KAUTZMANN.

Tamboviens décédés en captivité

Photo : Yann Lorber

Joseph OBER

né le 18/10/1912 à Schirlenhof

Dossier fourni par sa fille Marlène DIETRICH

née OBER

Joseph OBER a été incorporé de force dans la Wehrmacht le 15 avril 1944. Arrivé au front soviéto-allemand le 27 juin 1944. A été capturé le 2 août sur la Vistule à Lublin. Arrivé au camp 188 le 31 octobre 1944. Admis au lazaret N° 8 le 2 mai 1945 avec une pneumonie. Etat de faiblesse généralisée. Le 3 mai état critique. A 21h45 le malade est mort d'un arrêt cardiaque. Acte de décès N° 2319. Repose au cimetière du camp sous le numéro distinctif 2319.

A passé 18 mois à Tambov.

Décès à Tambov – Kirsanov.



Pélérinage 2006 : de jeunes volontaires entretiennent les fosses communes et les tombes à Tambov.

François LINCK

né le 6 septembre 1924,

il habitait 2 passage du Puits à Reichshoffen

Décédé le 10 janvier 1945 à Tambov – Rada.

Henri Heintz

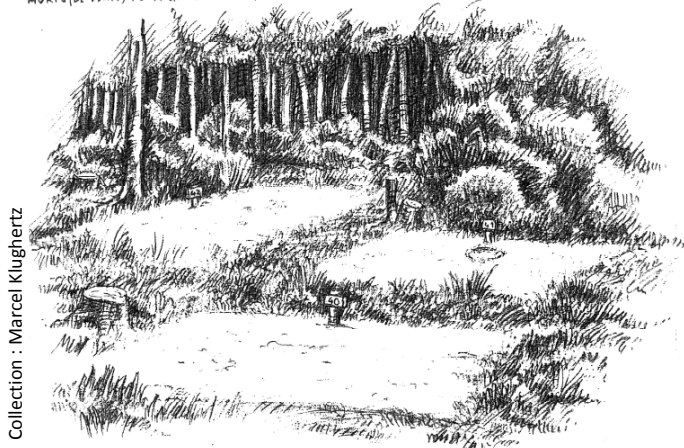
né le 17 mai 1923.

Décédé en avril 1945 à Kirsanov, hôpital où il a été transporté à partir du lazaret de Tambov.

Marcel Fleck

habitait à la maison forestière "la Hardt" à Jaegerthal puis 14 Cité de Leusse à Reichshoffen, décédé à Tambov le 8 décembre 1944.

MORTE (DE FAIM) POUR QUI ? POUR QUOI ? - Fosses communes à Tambov -



Collection : Marcel Klughertz

Fosses communes à Tambov

Autres Tamboviens recensés sans témoignage

Charles Fischer, né le 24/11/1916, habitait 4 rue de la Liberté à Reichshoffen, décédé le 18/03/1979.

René Rosio habitait 16 rue de la Gare à Reichshoffen.

Charles Emptaz, né le 09/03/1924, habitait 2 rue d'Oberbronn à Reichshoffen, marié à Joséphine Eibel le 25/11/1949, il est décédé le 07/05/1960.

Eugène Rappolt, né le 18/12/1923, habitait 36 rue du général Leclerc à Reichshoffen, décédé le 24/04/1985.

Charles Eibel, né le 03/06/1908, habitait 15 rue du Château à Reichshoffen, décédé le 17/02/1969.

Charles Garny, né le 14/03/1924, habitait 8 rue de la Synagogue à Reichshoffen, décédé le 04/08/1975.

Marcel Charles Wackermann, habitait 10 rue de Haguenau.

Charles Kiehl, né le 19/12/1914, habitait 10 rue du Bailliage à Reichshoffen, décédé le 05/05/1990.

Henri Stell, né le 14/11/1908, habitait rue de la Cité à Reichshoffen, puis à Strasbourg-Neudorf, décédé le 01/06/1966.

Théophile Stein

Lucien Machi, né le 14/07/1924, habitait 7 rue des Chalets à Reichshoffen, décédé le 27/05/1981.

René Kaehny

Alfred Kaufmann

Emile Marmillot, né le 08/10/1912, habitait 16 rue de la Sablonnière à Reichshoffen, décédé le 01/05/1980.